

Un quart d'heure après, la servante et Mme Gualbert menaient la femme et la fille de Jean Debáslo vers Paris.

Comme Amico l'avait dit à la servante, une mansarde se trouvait à louer dans la maison habitée par Mme Gualbert. On y dressa deux lits, et les femmes regurent le soir même la visite du docteur Chaumas.

Il descendit chez Mme Gualbert, et remettant une bourse bien garnie à Amico :

— Il faut bien, lui dit-il, que l'argent que je gagne à soigner les névroses des gens riches, me permette de soulager la misère des victimes des touts ! Heins ! quoi qu'on nous fassions, vous et moi, jamais nous n'arriverons à supprimer les effets et les causes...

— Sauverez-vous Balsamic ? demanda la jeune fille.

— Grâce à vous, je l'espère. La phthisie ronge le corps et la haine dévore l'âme, purifiez le cœur, Amice.

— J'y mettrai tout mon zèle, docteur.

— Ne me faites point de confidences auxquelles j'ai point de droits, reprit Chaumas, mais n'espérez tromper ni le diagnostic du médecin ni l'affection de l'ami, vous souffrez..

Elle le regarda de ses grands yeux limpides.

— Oui, je souffre, mais je connais la source de toute consolation.

— Et c'est ?

— Le dévouement, répondit Amice.

IX.

VIE INTIME.

La princesse Ioua était assise dans un cabinet d'un goût luxueux, et la gravité de son visage, l'austérité de sa toilette tranchaient d'une façon complète avec ce qui l'entourait. Dans un angle de cette pièce se trouvaient réunis les objets qui jadis dans le modeste appartement de la rue Madame lui rappelaient les grandeurs évanouies et les bonheurs brisés. On eût dit qu'elle gardait au fond d'une chapelle pieuse les reliques du passé, pour les entourer d'un culte de deuil.

Le portrait en pied du prince occupait un panneau sombre ; ses armes réunies en panoplies étincelaient sur un fond de velours pourpre. Dans une cassette en cristal de roche, sur un coussin noir étincelaient ses ordres en diamant. Puis c'étaient dans des coffrets, sur des tables, des livres, des souvenirs, des miniatures, débris rendus plus cher à mesure que s'écoulaient les années, et que la princesse comparait les heureux temps évanouies avec les douleurs du présent.

Hélas ! elle avait cru, et Mikaël pensa comme elle que la pauvreté pesant sur eux était le plus lourd des fardeaux. Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis le mariage du prince avec Mercédès que tous deux comprenaient qu'il est des épreuves plus cruelles que celles de la médiocrité, et pleuraient avec des larmes de sang l'aveuglement qui les poussa à entrer dans une famille de parvenus.

Ce fut sans amour véritable que Mercédès épousa le noble proscrit.

Trop futile, et manquant de cette délicatesse qui seule aurait pu rendre possible la situation présentant mille dangers, elle ne tarda point à prouver à Mikaël qu'en l'acceptant pour mari elle avait entendu se faire de son nom une parure étincelante, et se donner le droit de pénétrer dans les salons qui, sans cela, lui seraient restés fermés.

Elle n'osa point tout de suite démasquer ses batteries d'ailleurs le voyage de noces lui apporta des distractions multipliées, elle visita l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, se lia avec des familles étrangères rencontrées au loin, et les revit avec empressement lors de son retour à Paris. Il eut lieu aux approches de l'hiver, et le jeune couple prit possession de l'hôtel qu'occupait seule la princesse.

Durant ses pérégrinations à travers l'Europe, les lettres de Mikaël se ressentant d'un mouvement sans fin, de la fatigue du soir, de la longueur des promenades, de l'éblouissement laissé par les musées et les vitraux des cathédrales, furent assez courtes et ne renfermèrent peu de détails. Il semblait courir à travers le monde, sans prendre la peine de s'étudier et de s'analyser ; sans même songer à dévoiler le caractère de sa compagne.

Du reste, l'aurait-il essayé, qu'il eût échoué dans sa tentative. Pendant ce voyage, Mercédès secouant sa paresse devenait vive et curieuse. Non point qu'elle se sentit prise du désir d'apprendre, mais elle s'émerveillait de la nouveauté des aspects, de la diversité des choses.

Jamais une réflexion profonde ne prouvait qu'elle comprenait la beauté d'un chef-d'œuvre, ou se trouvait saisi par la grandeur d'un souvenir. Elle se contentait de regarder et de jouir de l'impression du moment. Une heure plus tard elle avait oublié.

Mais bien que le prince soupçonnât le vide de cette tête de vingt ans, il s'était trop sérieusement promis de rendre Mercédès heureuse pour ne point tenter d'élever ses idées, et de suppléer à son manque d'instruction. Elle l'écouta d'abord avec une sorte de patience, mais il comprit que l'ennui venait, et il cessa de lui faire le cours d'esthétique incapable de l'intéresser. Mikaël en fut réduit à conter ses parades enfantines, à la conduire chez des marchands de bijoux, à la mener au spectacle qu'elle aimait avec fureur, et à vivre à ses côtés en renonçant à croire qu'il l'éleverait jusqu'à lui.

A quoi bon révéler ces choses à la princesse ? Qui sait si grâce à son tact infini, à sa bonté sans égale, elle ne réussirait point où il échouait lui-même ?

Fallait-il la prévenir contre Mercédès, et rendre l'avenir plus difficile encore ?

Il garda le silence, mais ignorant l'art de mentir il racourcit davantage ses lettres, sans se douter que sa mère comprenait trop pour quel motif il parlait si peu de Mercédès.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés arriérés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochée) de l'année 1882, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Editeurs,

1010 1885, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.